

Deux yeux d'or et de nuit

André Brochu

Numéro 103, automne 2004

Les mille et une nuits

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/14346ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Brochu, A. (2004). Deux yeux d'or et de nuit. *Moebius*, (103), 33–37.

ANDRÉ BROCHU

Deux yeux d'or et de nuit

Le prince Boul'har-ab-Nhi n'aimait guère sortir la nuit. Le palais était situé non loin d'un quartier peu sûr de Bagdad. Là, maîtres des ruelles et des culs-de-sac, les malfaiteurs et toute une engeance de petite vertu se moquaient bien de la milice du Roi. Même Allah était l'objet de leurs criminels sarcasmes. Allah les attraperait bien, une fois leur âme échappée du corps, mais par quel supplice le Seigneur de la terre et des cieux pourrait-il les punir de tant d'indignité?

Voilà la question que se posait le jeune prince, dans l'intimité de la salle la plus retirée du palais. Presque aucun bruit ne filtrait du dehors, à travers les lourdes tentures à peine éclairées. Un parfum de cinnamome alourdissait l'air, chargé aussi des effluves du thé. Le garçon se laissa aller sur les nattes et, fixant le plafond, il vit se préciser le souvenir d'un regard furtif, noir, rieur, qui brillait à travers les voiles. Ce regard s'était posé sur lui, l'instant d'un miracle, et le brûlait jusqu'au fond de sa poitrine. De quelle femme de la cour cette jeune inconnue était-elle l'enfant ou, peut-être, la parente? Arrivait-elle du désert, née du soleil et de la pierre, assez mal allurée pour dévisager l'héritier du trône et capter – comme on dérobe – un bout de son apparence? Ciel! regarde-t-on ainsi Allah? Fixe-t-on l'astre dont la Lumière aveugle?

Pourtant, il n'était pas vraiment choqué. Ce qui s'insurgeait en lui, comme devant le puits de nuit des rues de Bagdad, restait sans consistance devant la clarté des yeux entrevus, et son imagination travaillait à défaire doucement les recouvrements du visage, à faire apparaître un nez droit, des narines, une bouche mûre pour le baiser, pour les mots

du baiser. Des mots d'aurore dans un ensemencement de ciel pur.

Elle serait son épouse. Il est là, avec ses quinze ans royaux, il a le visage et le corps d'un prophète, il sait monter les cauales au crin bref qui fendent le désert de leur tête lucide. Il les monte à cru, ses doigts noués dans le poil court, tous ses os secoués par la fureur blanche, le choc des sabots sur le sol dur et mou résonne en lui et il rit, les dents crissant de sable fin.

Monter les cauales, oui, sentir son corps obscur se raidir au dur contact de la bête, certes; mais aller, ce soir, dans les rues proches affronter les hasards de la nuit... Même le roi, son père, abandonne la ville aux Malfaisants, passé le crépuscule, et ne se hasarderait pas avec une troupe de dix hommes. Voilà le triste sort de la ville d'Allah, en ces jours de fronde et d'impiété. À quoi aura servi de gouverner avec mansuétude et justice?

L'idée toutefois persiste, puis s'impose. Ce projet fou risque de plonger le jeune prince dans les plus noirs embarras et d'attirer sur le palais la catastrophe – car le roi est vieux et son fils doit se tenir prêt à lui succéder. Mais Boul'har-ab-Nhi, malgré sa frayeur, se sent invinciblement attiré par le mystère d'une nuit dure de danger, qui l'appelle comme le troublant regard de la fille filtrant entre les voiles. Qui sait, peut-être l'entreverra-t-il dans la lumière incertaine d'une torche, ou derrière une fenêtre grossièrement grillagée, peut-être apercevra-t-il un coin de son visage, une joue, un front, la bouche même (ô merveille!), ou le nez fin et droit dont les ailes frémissent...

Les accords lancinants de l'oud accompagnant une rauque mélodie s'entendent au loin et précipitent la décision du jeune prince. C'en est fini de craindre et de se contraindre à l'enfermement. Vive moi! se dit-il avec témérité, pas bien sûr de ne pas blasphémer. Il marche en étouffant ses pas, descend le grand escalier de pierre, échappe à l'attention des gardiens qui, désœuvrés, se sont mis à jouer à un jeu de pailles et de bouchons.

Une fois dehors, sorti par une petite porte qui donne sur la plus étroite et la plus obscure des ruelles, il s'adosse

au mur de pierre que la nuit a commencé de rafraîchir et attend que se calme le battement de son cœur. C'est fou, les coups de son sang qu'il éprouve jusque dans son dos appuyé au palais, comme s'il était solidaire de la grande maison qu'il abandonne pour courir de si inutiles dangers. Mais l'oud fait entendre des accents plus insistants, une étourdissante improvisation qui remue des choses dans le cœur, dans le sang même. Cela appelle là-bas, pas si loin, à quelques rues. Du côté du marché, dirait-on. Le jeune prince connaît bien ces éventaires du fondouk qu'il fréquente le jour en flâneur, parfois même sans garde, mais qui sont fermés à cette heure et livrés aux complots d'ombres. Des gueux doivent y passer la nuit, couchés crus dans leurs haillons, parmi les épluchures et la vermine. Mettre le pied dans cette misère, c'est risquer le coup de kandjar entre les côtes.

Il se risque avec prudence, allant vers le plus de lumière, dans cette nuit qu'éclairent seules de maigres étoiles. La musique se fait plus précise encore, presque tangible, et il entend les chants rentrés qui l'accompagnent, juste des efforts de voix pour soutenir la magie des doigts sur les cordes. Boul'har, qui s'est couvert le visage et que personne ne distinguerait d'un homme fait, ou peut-être d'une jeune femme du peuple, débouche enfin sur la petite place où quelques personnes sont réunies pour fêter en silence, absorbées dans la dure incantation.

Il se laisse enivrer peu à peu par le mystère aigu qui prend forme sous les doigts et dans les cris gutturaux de l'interprète. Sûr de ne pas être reconnu, protégé par la fascination qui s'est emparée de tous et qui disperse au loin les individualités comme des loques happées par le vent, il se sent tout d'un coup enfiévré jusqu'au tremblement. Voilà qu'il est nu dans son âme. La peur n'existe plus. Il est au milieu des hommes, des femmes de tout âge et de toute forme, les uns vieux et décrépits et les autres gracieux, et tous sont beaux également, si épaisse soit la taille et caverneuse, l'orbite. Les dents jaunies par le qat ou trouées d'absences sont comme des bijoux inattendus et porteurs d'étincelles. Personne n'interroge sa présence, il est mêlé à la poignée

d'âmes de nuit réunies sur ce coin de terre jaune et communiquant par les pieds nus au sommeil du sol sec.

Soudain, une main sur son épaule vient rompre l'enchantement. Il se retourne et aperçoit un homme grave, au visage ascétique, qui lui dit tout bas, pour n'être entendu de personne d'autre :

— Petit roi, suivez-moi. Il y a du danger ici.

Troublé d'avoir été reconnu, Boul'har hésite un instant puis se résoud à suivre l'inconnu, dont la mine lui inspire confiance, même si ce visage semble avoir été créé pour contempler l'horreur plutôt que de riantes perspectives. Les deux s'éloignent discrètement du groupe. Ils marchent longtemps en silence, puis l'homme accélère le pas et, à la grande surprise du prince, il se jette soudain dans une minuscule ruelle dont l'ombre est si épaisse qu'il en devient totalement invisible. Boul'har doit-il le suivre? Ne vaut-il pas mieux en profiter pour fuir? Que faire, dans ce quartier que Boul'har ne reconnaît pas et qui semble aussi éloigné du marché que du palais?

Furieux d'en être encore réduit à hésiter, le jeune homme se détermine à emprunter lui aussi la ruelle, quitte à essuyer quelque mauvaise surprise. Allah veillera bien sur lui, qui protège arbres et troupeaux. Il a son petit poignard à la main. Sa mère lui a remis gravement ce secours, sans en parler au roi qui ne croit pas au pouvoir des armes, quand il a eu l'âge d'échapper à la surveillance de ses gardes du corps; un vrai bijou capable d'aller fouiller les corps et trancher le nœud du souffle.

À peine a-t-il risqué quelques pas qu'une forme glisse à ses côtés puis derrière, et qu'une étreinte d'acier s'applique à toute force contre sa gorge.

— Ah! mon bon prince! entend-il contre son oreille, quel plaisir de vous tenir contre moi! Savez-vous qui je suis? Dans votre palais d'or et de marbre, on ne vous a sûrement pas instruit de mon existence. Je suis Payab, ton parrain.

Incapable de se défendre, et même de parler, le jeune homme s'applique seulement, en raidissant le cou, à ne pas suffoquer. L'homme rit puis, aussi soudainement, se met à pleurer.

— Oui, ton parrain, sache-le, fils de la belle Mussila que j'ai tenue dans mes bras alors que ton père, cet homme vain, ce doux impuissant, se lamentait de rester sans héritier. Tu es ma semence, ô magnifique, et je ne suis qu'un ver au pied de ta splendeur.

Peu à peu, l'étreinte se desserrait et Boul'har pensa: tuer d'abord! Dès qu'il fut en mesure de frapper, il porta son arme dans la tunique crasseuse, à la hauteur du cœur, et plongea plusieurs fois son poignard dans la cage d'os qui craquait. L'homme, appuyé au mur, glissa par terre sans un mot. Bientôt, son âme le quitta et un silence total couvrit le fouillis du corps.

Le prince se pencha, fit de son mieux pour examiner, à travers la dense obscurité, les traits de celui qui prétendait, à tort ou à raison, être son «parrain», voire son père biologique. Il ne vit qu'une tache lugubre où se gonflait un nez, le trou de la bouche entre les mâchoires, du sang. Un filet de sang absolument noir s'échappait de chaque commissure. Il n'éprouva aucune sensation, aucune certitude qu'un lien le rattachât à cet homme. Par ailleurs, il ne ressentait aucune colère non plus, ni de mépris pour cette piètre existence, maintenant achevée. Cet homme eût pu compter parmi ses bienfaiteurs, ou le contraire, mais il ne pouvait être un ami. Une trop grande différence d'âge et de fortune les séparait. Et puis, il était sans doute l'un de ces sales menteurs, honnis d'Allah, qui finissent par croire leurs mensonges et se jeter à la tête des puissants pour peu que le hasard les mette en mesure de le faire. Parrain! Mon parrain! Comme si mon père n'avait jamais eu la main heureuse sur Mussila ma mère, tâté d'elle et, en elle, craché son dévolu!

Soudain, au-dessus de la ruelle, entre Mars qui brillait plus que d'habitude et un mince croissant de lune ascendante, Boul'har vit très distinctement s'allumer deux yeux d'or et de ténèbres, deux yeux qui ne pouvaient être que ceux d'une vierge de son âge, entre les voiles prescrits par le prophète. Il reprit son poignard, l'essuya soigneusement sur la tunique du mort et s'élança, plein d'espoir, vers celle qui le fixait sans dire mot, chose de joie entre les astres de la promesse.